

# 1917 : année d'outrances, année d'espoirs

(première partie)

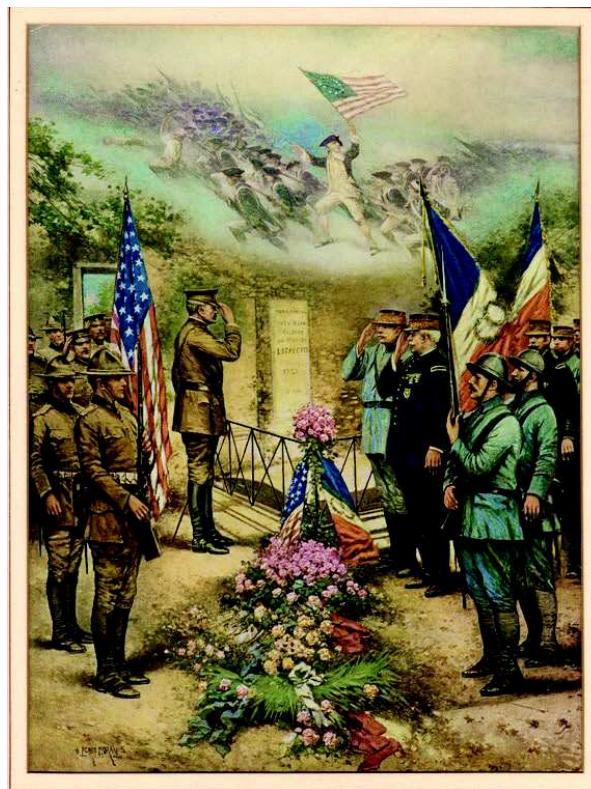
Gérald Chaber (65 - de Tricornot de Rose)

À l'occasion du centenaire, notre camarade continue de nous remémorer les principales manœuvres politiques et militaires de la Grande Guerre. Cette quatrième année de guerre est marquée par l'entrée en guerre des États-Unis. (La seconde partie de l'article sera publiée le prochain trimestre.)

**E**n lançant son fameux « *Lafayette, we are here* » sur la tombe du célèbre marquis au cimetière de Picpus, à Paris, en ce 4 juillet 1917, le lieutenant-colonel Stanton, membre de l'état-major du général Pershing, concrétise l'engagement des USA dans la guerre sur le sol français et insuffle un immense espoir dans un pays usé par presque trois ans de guerre.

## L'heure des remaniements

L'Europe de la fin 1916 voit les opinions publiques terriblement lassées de tant de sacrifices pour des résultats aussi maigres. En France, la hausse du coût de la vie déclenche des grèves dans les usines tandis qu'une presse pacifiste essaye de contourner la censure pour gagner les esprits. En Irlande, la proclamation de la République a disparu dans les Pâques sanglantes de 1916. Dans une Russie à l'autocratie agonisante et à l'économie chancelante, des actions révolutionnaires disparates agitent un mécontentement amplifié par la famine et le désordre. Certains Italiens veulent retourner au neutralisme au moment où la Roumanie écrasée voit son salut dans une paix séparée. En Allemagne, en Autriche, en Hongrie, des mouvements pacifistes vont jusqu'à proposer des pourparlers de paix aux alliés qui ignorent ces manœuvres ambiguës.



« *Lafayette, nous voilà.* »

Étranglée par le blocus économique, l'Allemagne vit d'une économie de guerre basée sur le pillage des zones occupées, la fabrication d'*ersatz*, le rationnement et les soupes populaires. Alors l'inflation des prix, le marché noir, la pénurie alimentaire et les mauvaises récoltes provoquent des émeutes de la faim, des grèves dans les usines, même dans l'armée allemande

où les refus du combat et les désertions sont enrayés par de sévères mesures disciplinaires.

Partout l'ambiance est au pessimisme. Londres se donne un nouveau gouvernement dirigé par Lloyd George, Berlin limoge Falkenhayn au profit du duo Hindenburg-Ludendorff, Paris remplace Joffre par Nivelle et installe Lyautey au ministère de la Guerre.

## La guerre sous-marine à outrance

Nouvellement réélu, le président américain Wilson est partagé entre une opinion neutraliste et une économie exportant massivement vers l'Europe. Le torpillage du *Lusitania* le 7 mai 1915 au sud de l'Irlande, dans lequel disparaissent 1 198 personnes dont 118 américains, provoque une émotion considérable, relayée par une presse exaltée. Mais Wilson prêche le calme et demande aux belligérants d'exprimer les conditions de l'arrêt de la guerre. Les réponses péremptoires des Allemands et diplomatiques des alliés dissipent vite les illusions américaines.

À l'OHL (*Oberste Heeresleitung* ou Commandement suprême de l'Armée), Ludendorff estime la situation terrestre stabilisée sans possibilité de rupture alors que les capacités de l'économie de guerre s'affaiblissent en raison du blocus. On imagine alors affamer l'Angleterre pour l'obliger à



signer une paix que ratifieront la France et les autres alliés.

En 1917, la Grande-Bretagne importe 70% de sa nourriture et une grande partie des matériaux nécessaires à l'industrie de guerre, au moyen d'une flotte marchande d'une capacité de 11 millions de tonnes<sup>1</sup> incluant les neutres. L'amiral Holtzendorff, chef d'état-major de la marine allemande, affirme, dans un mémorandum du 22 décembre 1916, mettre la Grande-Bretagne à genoux en moins de six mois par la destruction mensuelle de 600 000 tonnes de transports marchands. Avec une capacité de transport maritime réduite de 40% et un effet dissuasif sur les pays neutres, la Grande-Bretagne ne pourra alors ni nourrir sa population ni assurer son effort de guerre.

Bien évidemment les États-Unis entreront en guerre mais avec 200 000 hommes opérationnels pour une population de 103 millions, la montée en puissance des forces armées demandera une douzaine de mois, durée suffisante pour contraindre la Grande-Bretagne.

Malgré les faiblesses de ce plan contesté par le chancelier Bethmann Hollweg à la conférence de Pless (en Silésie polonaise) le 9 janvier 1917, le Kaiser ordonne « de commencer le 1<sup>er</sup> février 1917 la guerre sous-marine sans restriction avec la plus grande énergie »<sup>2</sup>.

Disposant de 154 sous-marins, l'Allemagne peut en répartir en permanence une centaine entre les eaux britanniques, l'Atlantique et la Méditerranée, avec un ordre de destruction de tout ce qui flotte, battant pavillon allié ou neutre.

Le 31 janvier 1917, l'Allemagne annonce au monde la guerre sous-marine totale.

### Les États-Unis entrent en guerre

D'abord le président Wilson rompt les relations diplomatiques avec Berlin mais, après le torpillage de quelques bateaux américains et surtout l'interception, puis la publication, d'un télégramme allemand invitant le Mexique à s'allier à l'Allemagne pour envahir le sud-est des États-Unis, l'opinion publique américaine bascule vers la guerre, que le congrès déclare à l'Allemagne le 6 avril 1917. Si cette opinion défend la liberté des mers, le président Wilson entre en guerre par idéalisme pour défendre une « cause juste », sans esprit de conquête, afin d'amener la paix en Europe.

Très vite les mesures se succèdent : législation, finances, organisation, industrie, re-



Photos DR

Le général John Pershing, commandant de l'American Expeditionary Force.

crutement, formation militaire, transports maritimes, accords internationaux et pressions sur les pays neutres.

Le 14 mai 1917, Britanniques et Français signent aux États-Unis un accord avec le Secrétaire à la guerre au terme duquel près de 20 000 combattants de l'American Expeditionary Force (AEF), commandés par le général John Pershing, seront acheminés en France dès que possible.

Doivent s'ajouter 50 000 techniciens chargés de construire les structures d'accueil des forces US. Ce sont des spécialistes des forêts, des chemins de fer, des routes, des aérodromes, des essences, des poudres, des transmissions, de l'industrie, de la santé, des subsistances, etc. Enfin quatre divisions d'infanterie commenceront leur instruction aux USA pour la poursuivre en France.

Alors que les Européens souhaitent disposer le plus vite possible d'unités combattantes au front, les Américains veulent garder leurs cadres pour former leurs troupes dont les effectifs grossissent très rapidement avec la loi sur la conscription

1- Ici le terme tonnes désigne, non pas une unité de masse, mais une unité de volume appelée tonneau de jauge brute (TJB ou GRT Gross Register Ton) qui traduit la capacité de transport d'un navire.

2- La démonstration presque mathématique de l'amiral Holtzendorff, s'est révélée contenir des données aménagées dans le but de rendre la proposition crédible. Des hypothèses favorables ont minimisé les difficultés et fortement sous-estimé les réactions des alliés tout en négligeant celles des États-Unis. ( Etudes anglo-saxonnes ).

3- Préconisation européenne pour inclure des unités américaines dans les armées britanniques et françaises.

### Instruction du roi Louis XVI au comte de Rochambeau

*Sa Majesté veut et elle ordonne au Sieur Comte de Rochambeau de tenir, autant que les circonstances pourront le permettre, le Corps des troupes françaises – dont Sa Majesté lui a confié le commandement – rassemblé en un Corps de troupes; et, à l'occasion, de représenter au général Washington, généralissime des troupes du Congrès et sous les ordres duquel les troupes françaises doivent servir, que les intentions du Roi sont que les troupes françaises ne soient dispersées en aucun cas, et qu'elles servent toujours en corps constitué et sous les généraux français. Est seul excepté le cas de détachement momentané; et les troupes devront alors rejoindre ensuite le plus tôt possible le corps principal.*

Signé: le prince de Montbarey (secrétaire d'État à la Guerre de 1777 à 1780).



- ▶ votée le 18 mai 1917. Refusant la politique de l'amalgame<sup>3</sup> préconisée par les Européens, Wilson, s'inspirant des instructions de Louis XVI, conditionne la participation US à la guerre à la constitution d'une armée américaine d'un million d'hommes combattant en France sous la bannière étoilée en qualité, non pas d'alliés, mais d'associés.

### Pour l'Entente, la situation sur les fronts n'est guère brillante

Pénétrés de la lassitude des opinions publiques, les responsables politiques alliés veulent mettre fin rapidement à la guerre et sont prêts à croire aux promesses de rupture décisive, d'autant plus qu'une crise des effectifs, rongant les divisions, demande un dernier effort des nations alliées pour en finir.

Avec une forte conviction, Nivelle présente alors un plan de percée des lignes fortifiées du Chemin des Dames comportant une offensive de diversion britannique entre Arras et Soissons. Parfaitement informé de la nature du terrain, des profonds aménagements ennemis sur le front comme à l'arrière, il base son offensive sur un déluge d'artillerie minuté au profit d'une infanterie dynamique et d'un rapport numérique deux fois favorable, déclarant, en janvier 1917 « nous romprons le front quand nous voudrons, en quarante-huit heures au plus ». Mais en mars 1917, averti de la prochaine offensive alliée, Hindenburg réduit son front de 70 km entre Arras et Soissons, récupérant ainsi quinze divisions. Par le repli de l'opération Alberich, il installe ses forces sur une ligne très fortifiée, dite ligne Hindenburg, dont fait partie le Chemin des Dames et ses *creutes*<sup>4</sup>. Dans l'espace ainsi abandonné, les Allemands pratiquent alors une politique de terre brûlée sur le patrimoine civil, religieux, militaire, industriel, rural, tout en instaurant la terreur avec la destruction de 264 villages et de 38 000 maisons. Les civils, qui vivent dans les ruines et les caves, assistent à un pillage général dont la priorité est la recherche de métaux pour la guerre et de vivres pour les troupes qui saisissent bétail, récoltes et leurs maigres ressources.

Surpris, les alliés exploitent difficilement ce retrait en raison de l'étendue des destructions dont la découverte attise la haine des troupes françaises. Seule l'escadrille française de bombardement VB 101 effectue quelques sorties de nuit sur l'ennemi en repli.

Pourtant, Nivelle ne modifie pas son plan



Les Albatros D.III ont permis aux Allemands de reprendre leur supériorité aérienne.

qu'une réunion franco-britannique des gouvernements entérine à Compiègne le 6 avril. Or ce plan, que les Allemands ont trouvé sur le corps d'un officier en février, leur est confirmé par des documents précis du GQG découverts sur le corps d'un sous-officier le 4 avril. Ludendorff connaît tous les détails et peut organiser ses lignes.

### La bataille d'Arras, 9 avril - 16 mai 1917

Le 9 avril, la *British Expeditionary Force (BEF)* du *field marshal* Haig, que Lloyd George a subordonné à Nivelle en février, lance une violente attaque autour d'Arras pour fixer des divisions allemandes. Plus de 300 000 hommes (Britanniques, Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais, Terre-Neuviens), dont certains sont concentrés dans 20 km de galeries souterraines creusées près du front, s'élancent dans la pluie et la neige, précédés par les tirs d'une forte artillerie. Néanmoins, après de furieux combats, si les Canadiens l'emportent à Vimy, les Britanniques ne gagnent que quelques kilomètres à l'est d'Arras pour s'enliser en batailles locales jusqu'en mai au prix d'un coût humain très élevé de 150 000 hommes et d'environ 120 000 allemands.

Face aux 114 avions allemands, Haig fait appel à 365 appareils, dont un tiers pour la chasse, mais trop de ceux-ci sont surclas-

sés par les nouveaux Albatros allemands. Les appareils plus modernes, Sopwith Pup et Triplan, Spad S VII puis Bristol Fighter sont en trop petit nombre.

Au cours du *bloody april* 1917, le *Royal Flying Corps (RFC)* perd en combat 245 avions et 319 navigants alors que les Allemands ne perdent que 66 avions, y compris par accident. Les demandes pressantes de Trenchard, chef du RFC, pour obtenir des avions plus performants deviennent chaque jour plus justifiées.

### L'outrance du Chemin des Dames, 16 avril - 24 octobre 1917

Du côté français, face au plateau fortifié du Chemin des Dames, se rassemblent environ un million d'hommes avec 5 350 canons, plusieurs millions d'obus, 128 chars et 1 000 avions. Les 700 Farman, Caudron, Dorian et Salmon-Moineau d'observation, pour la plupart périmés, la soixantaine de Caudron et Farman anciens de bombardement, les 270 Nieuport, Morane et nouveaux Spad S VII de chasse se partagent le ciel de l'Aisne. Nouveau chef de l'aviation du GQG, le commandant du Peuty, nommé par Nivelle, diffuse dans les unités aériennes sa doctrine offensive qui consiste à aller chercher en profondeur dans son territoire un ennemi qui s'éclipse. Cela donne quelques résultats mais laisse le champ libre à de pe-





Le Spad SVII s'est montré le meilleur chasseur de l'époque.

tits groupes d'Albatros pour harceler l'aviation d'observation française.

Dès le 10 avril l'artillerie française s'attaque aux fortifications allemandes mais la météorologie défavorable sur le Chemin des Dames gêne considérablement l'aviation d'observation qui ne peut guider les artilleurs alors que par meilleur temps une aviation allemande mordante détruit nombre de ballons et appareils français, abandonnés par une chasse offensive en territoire allemand.

Le 16 avril 1917, l'infanterie française monte à l'assaut du Chemin des Dames dans des bourrasques de neige quand, brusquement, elle est fauchée par d'innombrables mitrailleuses, camouflées dans des abris durcis, puis pilonnée par une artillerie allemande, partiellement intacte malgré les intenses tirs français. 40 % des 128 chars engagés sont progressivement mis hors de combat à cause des pannes, de l'enlèvement ou de l'artillerie allemande.



L'Albatros triplan du Baron rouge.

Au cours des combats aériens la chasse française détruit 72 appareils allemands tout en perdant 33 avions mais acquiert peu à peu la supériorité aérienne sur la zone. Au bout de quelques jours, une guerre de positions s'installe, où l'on darde des secteurs, où l'on s'empare d'une ruine, où l'on gagne un observatoire. Craonne, Vauclerc, Laffaux, le plateau des Casemates font la une des journaux au fil des semaines sans que la ligne Hindenburg soit démantelée. La poliorcétique allemande use les divisions de Nivelles, ce qui fait saigner la plume de Roland Dorgèlès dans *Le Réveil des morts*: « trois cent mille morts, cela fait combien de larmes ? »

Cette désastreuse bataille, qui entraîne des pertes considérables, scelle alors le remplacement de Nivelles par Pétain le 15 mai 1917, au moment où l'espoir soulevé en avril dans l'opinion publique s'évanouit en mai en colère et mutineries.

Car le soldat français accepte de défendre mais refuse ces attaques porteuses d'hécatombes inutiles. Les tranchées tiennent au point que Ludendorff ne peut profiter de ces circonstances favorables dont il n'a pas connaissance. Pétain, nouveau chef du GQG, prend des mesures disciplinaires, s'attache à améliorer la vie des combattants, facilite les permissions et redresse la situation en n'autorisant que des opérations à objectifs limités, ce qui redonne du moral aux armées et à la nation.

## L'aviation allemande sur le front du nord-est

Surclassés sur la Somme (juillet à novembre 1916) par les DH 2 anglais et les Nieuport 11 français, les Fokker E III allemands sont peu à peu remplacés, à l'automne 1916, par des Aviatik et des Albatros aux performances supérieures. En octobre 1916, la création du Commandement général de la *Luftstreikräfte* ou *Kogenluft* (Arme des forces aériennes), confié au général Von Hoepfner, agglomère l'aviation, l'aérostation, la DCA, la météorologie et la production d'avions. La création d'escadron de chasse spécialisés, les *Jagdstaffel* (ou *Jasta*), doit permettre de reprendre la supériorité aérienne aux alliés grâce aux nouveaux Albatros D III.

Sur l'Aisne, en mars 1917, les plans aériens de Nivelles sont connus des Allemands qui décident de se dérober devant l'aviation française et de fondre sur l'observation française en raids de quelques avions. Bien que se heurtant à une chasse française énergique elle réussit à perturber les réglages d'artillerie. S'ajoute un service allemand de brouillage des communications radio et aussi d'écoute qui intercepte les communications entre les avions d'observation français et les batteries d'artillerie, permettant ainsi de mettre les troupes allemandes à l'abri avant le départ des obus français. Avec le mauvais temps l'artillerie française ne détruit que temporairement les objectifs fortifiés du Chemin des Dames auxquels s'attaque l'infanterie.

C'est surtout dans le ciel du front britannique que les *Jasta* déploient leurs efforts. Pour soutenir les troupes au sol, Trenchard pousse ses escadrilles d'avions périmés dans des combats où la supériorité technique allemande l'emporte sur la supériorité numérique anglaise. Ici, le Baron rouge Manfred von Richthofen, à la tête de son cirque volant<sup>5</sup>, abat 20 avions britanniques au cours du *bloody april*. Ce n'est qu'à l'été 1917 que les Anglais redressent la situation avec l'arrivée au front des Sopwith Pup puis des Sopwith Camel très maniables. ■ (à suivre)

4- Creutes ou grottes comme la *Caverne du Dragon* dont la prise le 25 juin après de durs combats est très médiatisée.

5- Volant sur un Albatros peint en rouge, Richthofen dirige un escadron qui se déplace en train comme un cirque US.



# 1917 : année d'outrances, année d'espoirs (seconde partie)

Gérald Chaber (65 - Tricornot de Rose)

Nous poursuivons et terminons le récit de cette fort difficile année 1917. Tout comme les Américains qui, dans ces lignes, se préparent pour l'année 1918, Gérald Chaber est à l'œuvre et sera au rendez-vous du centenaire de la dernière année de guerre.

## Les batailles des Flandres et de fin d'année : juillet - décembre 1917

Pour la Grande-Bretagne, la priorité c'est la guerre sous-marine dont il convient d'endiguer les effets en s'attaquant aux bases de la mer du Nord. Un projet d'envergure dans les Flandres doit repousser le front et dégager les axes vers Ostende et Zeebruges. C'est d'abord le succès de la bataille de Messines, du 7 au 14 juin 1917, avec la supériorité aérienne des nouveaux chasseurs.

Puis, à partir du 31 juillet, c'est la bataille de Passendale en Belgique, par un temps épouvantable de pluies continues, où Britanniques, Canadiens, Belges, Français et Anzacs (*Australian and New Zealand Army Corps*) s'enlisent dans des terrains boueux dont les drainages ont été détruits par les bombardements, face à des Allemands bien retranchés.

En août, les alliés progressent un peu sous la pluie; en septembre, ce sont les contre-attaques allemandes au gaz moutarde (ou ypérite); en octobre, la bataille de Poelkapelle, où disparaît Guynemer le 11; en novembre, un échec devant Cambrai en dépit d'une concentration de 300 avions et de 476 chars, ce qui renforce l'opinion de Ludendorff sur les chars, puisque seuls quelques lourds panzers A7V sont au front en octobre 1917.

Dans ces combats des Flandres, pour des gains de quelques kilomètres, les alliés perdent 380 000 hommes et les Allemands 330 000. Winston Churchill ne peut que déplorer cette hécatombe: « *Cette aventure fut un gaspillage pitoyable et sans précédent de bravoure et de vies humaines.* »

À Verdun, du 20 août au 18 septembre, une opération limitée permet à la France de reprendre ses anciennes positions de



Le Breguet XIV.

1916. Ici on conjugue une artillerie lourde de grande puissance (ALGP) avec les escadrilles 210 et 213, transformées sur Breguet XIV A2 permettant le réglage de tir à longue distance (17 à 32 km). Des missions de 200 km en profondeur au-delà du front attirent les Albatros qu'affrontent sans crainte les Breguet XIV à la vitesse élevée et aux trois mitrailleuses.

Dans l'Aisne, une combinaison bien menée d'une forte artillerie et de mouvements de chars équipés de radios enlève le dispositif de la Malmaison du 17 au 26 octobre 1917 causant de fortes pertes chez les Allemands qui évacuent le Chemin des Dames. Cette opération, fortement médiatisée, redonne confiance au pays et marque la volonté de Pétain de sortir les armées des tranchées pour leur redonner du mouvement stratégique.

Voici que l'on apprend, le 26 octobre 1917, que Lénine renverse le gouvernement provisoire de Kerensky dans le temps où les Italiens sont laminés à Caporetto par une poussée conjointe de quinze divisions allemandes et autrichiennes. Grâce à onze divisions, douze escadrilles franco-britanniques et un régiment américain projetés en urgence sur la rivière Piave, les alliés stabilisent une situation

contenue par la défense héroïque des Italiens au mont Grappa.

Avec la volonté d'économiser le potentiel humain, Pétain attend l'arrivée des Américains et des tanks.

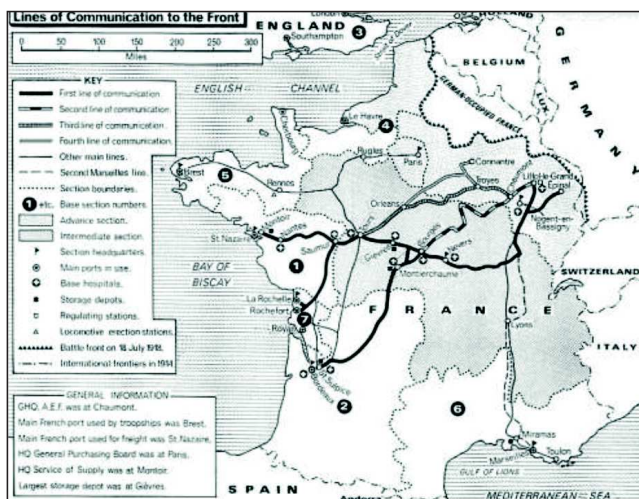
Brusquement, un froid extrême s'abat sur l'Europe, gelant toutes les armées, épuisées, mais pas l'énergie de Clémenceau, nouveau chef de gouvernement depuis le 20 novembre 1917 qui, à 76 ans, n'a qu'un but: « *la guerre, rien que la guerre.* »

Or à l'est, à Brest-Litovsk, Russes et Allemands signent un armistice le 15 décembre 1917. Face aux Allemands qui risquent de recevoir en 1918 au moins quarante divisions transférées de l'est, les alliés, tourmentés par une crise d'effectifs, ne peuvent qu'attendre les renforts américains.

## La lutte anti sous-marine

Car depuis le mois de juin, les Américains débarquent en France malgré la menace sous-marine que Britanniques et Français combattent avec diverses mesures depuis 1914. Bateaux-pièges, filets et mines, sous-marins de chasse, hydrophones rudimentaires, hydravions et navires de guerre traquent les sous-marins allemands en recherche de navires de com-





La logistique américaine se met en place pour 1918.

merce en navigation libre.

Ces mesures se révèlent insuffisantes puisque, de février à juin 1917, les sous-marins allemands coulent une moyenne de 660 000 t par mois. C'est l'effroi dans les amirautés et les gouvernements. Imitant la Marine française qui utilise le procédé des convois en Méditerranée, les amirautés britannique et américaine généralisent la formule. En vertu du droit d'angarie, autorisant leur réquisition, les navires marchands allemands réfugiés dans des ports américains et neutres sont saisis. Aux États-Unis, un effort considérable en matière de construction navale est lancé dans tout le pays où le nombre de chantiers navals est triplé. Un programme de 250 destroyers, 400 chasseurs de sous-marins et 1 000 navires marchands, fabriqués à la chaîne, nécessite de recruter et de former des milliers d'ouvriers. Dans la bataille industrielle et navale qui s'installe les alliés vont construire plus de navires que ne peuvent en couler les sous-marins, et vont chercher à détruire plus de sous-marins que les Allemands ne peuvent en construire.

Tout de suite le système des convois est un succès. Fin juillet 1917, plus de 1 000 bateaux ont participé aux convois avec 0,5 % de pertes en mer. L'US Navy dispose alors de trois ports en Europe – Queenstown en Irlande, Brest et Gibraltar – où se concentrent les destroyers destinés aux convois avec cinq sous-marins patrouillant aux Açores. En France, dès juin 1917 plus de 200 bateaux par mois sont déchargés à Brest, Saint-Nazaire, La Pallice et Bordeaux.

Dans la chasse aux sous-marins les aéronavales alliées tissent une toile sur la mer du Nord, la Manche, l'Atlantique et la Méditerranée avec un rendement indirect. Si nombre d'hydravions parviennent à trouver des sous-marins, peu peuvent prononcer une attaque avant la disparition du submersible et leur rôle, en complément

de celui des navires de guerre, est surtout dissuasif car les sous-marins allemands évitent des zones protégées pour chasser en haute mer. Peu à peu, grâce aux convois qui permettent de débarquer en France une moyenne de 23 000 *sammies* par mois, le tonnage coulé diminue.

Holtzendorff, qui a promis au Kaiser que pas un seul Américain n'arriverait en Europe, est obligé de falsifier les chiffres pour maintenir le moral de l'opinion publique. Le 6 juillet 1917, le député Erzberger dénonce les faux calculs de l'amirauté et propose que le parlement allemand favorise un *protocole de paix* sans annexion. Ce projet soulève alors l'opposition de l'OHL (commandement suprême de l'Armée), qui obtient la démission du Chancelier le 13 juillet et impose au Reichstag la poursuite de la guerre.

### L'armée américaine en France

En débarquant à Boulogne-sur-Mer le 13 juin 1917, le général Pershing doit remplir trois tâches essentielles en même temps : établir et gérer la logistique, former les troupes pour le combat et faire de la diplomatie militaire auprès des Français et alliés.

Par l'accord du 14 mai 1917, en dehors de situations d'urgence, les États-Unis se sont engagés à participer à la guerre avec une armée d'un million d'hommes sous commandement américain. Le *Service of Supply* (SOS) gère le gigantesque programme logistique mis en place à partir des ports de Brest, Saint-Nazaire, La Pallice et Bassens, où sont construits les premiers dépôts. De là, hommes et matériels sont acheminés vers des camps intermédiaires de transit et de dépôt, puis distribués dans les unités.

En Côte-d'Or, à Is-sur-Tille, le camp Williams peut accueillir 24 000 hommes. Dans le Loir-et-Cher, à Gièvres, au sud de Romorantin, un immense camp de stockage sur 145 ha est doté de deux gares de triage, d'un dépôt de carburant, d'une énorme usine frigorifique, d'un arsenal et d'un important atelier de réparation ferroviaire. Car vital pour le GQG français, le réseau ferré usé par trois ans de guerre est aussi primordial pour les Américains qui utilisent leurs propres matériels im-

portés. Un organisme commun gère le réseau et son entretien.

Enfin, pour animer tout cet ensemble, le *Signal Corps* développe un réseau de communications qui s'insère dans les réseaux alliés en adoptant leurs procédures.

Instruits pendant quatre mois dans 32 camps aux États-Unis, les combattants doivent compléter leur formation en Angleterre et en France. C'est à Chaumont, QG de Pershing, que la mission militaire française (MMF) s'installe pour organiser les formations de spécialisation des troupes américaines en France comme dans seize camps aux États-Unis. Alors que le GQG projette d'insérer les unités américaines entre les unités françaises pour des stages communs d'instruction, Pershing choisit d'organiser la formation à l'américaine dans un camp unique, à Langres, où doivent être rassemblés les cours d'artillerie, d'infanterie, de génie, de gaz, de chars, de transmissions, de santé, de renseignement, de défense aérienne, d'aviation, etc., pour 5 000 élèves à partir d'octobre 1917.

Si les Américains limitent le nombre d'instructeurs alliés, ils restent tributaires des armements que leur fournissent essentiellement les Français, à la fois pour l'instruction et pour l'équipement de leur premiers contingents en attendant le développement de l'industrie d'armement américaine.

Avec un pragmatisme et un dynamisme qui surprennent les populations françaises, les Américains installent rapidement leurs infrastructures. Pershing, qui prépare sa Première Armée pour les combats de 1918, se partage entre les réunions politico-militaires avec les alliés, ses relations avec son gouvernement, les opérations de relations publiques et les visites dans les unités sur tout le territoire français et aussi en Grande-Bretagne. En France, depuis juin, il constate les limites des capacités alliées aggravées par la défection des Russes, les échecs et les immenses pertes des grandes opérations de l'année, la crise des effectifs, les souffrances des populations et l'héroïsme de ceux qui tiennent le front, soutenus par des arrières d'hommes âgés, de femmes et de blessés de guerre.

Plusieurs fois, craignant une rupture du front par l'Allemagne, les alliés demandent à incorporer des divisions américaines dans leur dispositif. Pershing, qui promet d'intervenir quand l'urgence l'exigera, refuse car sa priorité est la préparation des forces américaines pour les opérations de 1918. ■